

**VICTOR POUCHET**

**POURQUOI LES OISEAUX MEURENT**





**VICTOR POUCHET**  
**POURQUOI LES**  
**OISEAUX MEURENT**



FINITUDE

« Il est infiniment probable qu'on ne meurt pas d'une maladie, d'un accident, voire de vieillesse : je prétends au contraire qu'on meurt de ce qu'on n'a pas vécu. »

Frédéric Berthet

**I**L avait plu des oiseaux morts. J'ai répété ça aux bateliers sur le quai du port de Paris. Ils m'ont regardé étrangement. Pourtant, c'était très exact : il avait plu des oiseaux morts. Je suis allé de péniche en péniche, pour expliquer ma demande : descendre avec eux la Seine, pour observer les oiseaux, et pour atteindre les alentours de Rouen, où une série de pluies d'oiseaux morts était survenue. Plusieurs mariniers m'ont ri au nez, un autre m'a écouté attentivement et m'a conseillé de me rendre gare Saint-Lazare d'où partait toutes les heures un rapide pour Rouen ; un troisième qui transportait du sable m'a répondu en une langue que j'ai prise pour du

tchèque. Ils ne s'en allaient pas tout de suite, ils ne me comprenaient pas, ils n'avaient pas de place pour moi, ils s'en foutaient souverainement.

L'un des bateliers m'a finalement indiqué le local de la compagnie Blue Seine qui proposait des voyages sur ce fleuve pas si bleu. Sur une affiche à l'entrée, de jeunes retraités buvaient des cocktails multicolores sur le pont d'une péniche, en souriant très fort devant une falaise : « Embarquez à bord du *MS Botticelli*, vous découvrirez les magnifiques paysages et la richesse du patrimoine de Paris à Honfleur. » J'ai poussé la porte. N'étais-je pas après tout une sorte de retraité à bientôt 29 ans ? Mes cheveux grisonnaient, j'avais depuis longtemps perdu la mémoire, je vivotais à cadence mesurée.

Une jeune fille en uniforme marin m'a annoncé que le *MS Botticelli* était en réparation, mais que des places étaient soldées sur l'aristocratique *Seine Princess* dont le parcours et l'allure étaient identiques. « On est exactement dans la même gamme de produits », m'a-t-elle dit, comme pour défaire tout l'imaginaire romantique que j'aurais pu associer à cette traversée. J'ai pris un billet : j'avais une cabine double sur ce navire de 110 mètres de long sur 11 de large, qui appareillait dans cinq jours.

Je n'ai pas osé lui donner la raison de mon voyage. Il aurait fallu lui décrire les images du champ d'oiseaux morts qui étaient apparues sur mon écran la semaine

passée et qui revenaient en boucle dans mon esprit. Je me souvenais du plan large montrant l'ensemble de la scène. Puis du commentaire du journaliste qui avait précisé l'emplacement. « Sur un rayon d'une centaine de mètres, dans la petite ville de Bonsecours, cette étrange pluie... »

« Chez moi, c'est chez moi ! » avais-je crié au poste de télé. C'était chez moi qu'avait eu lieu ce déluge, dans la ville où j'avais passé, avant de m'installer à Paris, les pires et meilleures années de ma vie, c'est-à-dire une enfance. Je n'avais pas reconnu l'endroit exact à Bonsecours. Peut-être était-ce derrière l'ancien gymnase près de la route de Darnétal ? C'était un champ entouré de pavillons où une centaine de petits corps noirs semblait avoir été déposée par une main délicate. Certains étaient couchés sur le côté, d'autres les pattes en l'air. On voyait sur leurs ailes quelque chose de brillant, comme si toutes les plumes étaient collées par du sang gras.

Les riverains filmés à la porte de chez eux ne disaient pas beaucoup plus que ça : ce n'était pas vraiment une averse ni un grain, mais pendant quelques minutes, en fin d'après-midi, il avait plu des oiseaux morts. Des centaines d'oiseaux avaient chuté sur le sol. Un enfant qui jouait à la balançoire avait été blessé à l'oreille par le bec d'un étourneau, des gens avaient été réveillés dans leur sieste par le son mat de choses tombant sur leur toit. Certains habitants avaient cru à une attaque. Mais les

bombes ailées n'explosaient pas, elles chutaient, comme fatiguées de voler. Vu de loin, le tout paraissait représenter une forme géométrique à assembler à la manière de ces dessins pour enfants où il faut relier les chiffres pour qu'apparaisse une figure. 26-27-28-29-30 : princesse, éléphant, tête de mort ?

Dans le commentaire, à la télé, le mot *pluie* ne cessait de revenir, quand bien même cet événement avait peu à voir avec une simple vapeur d'eau condensée en gouttes. Ça évoquait plutôt la fin du monde, la disparition des lois de la gravité, l'impossibilité du vol et de la légèreté. Nous étions en octobre, c'était le début de l'automne, et il avait plu des cadavres d'animaux en Haute-Normandie.

La vendeuse de croisières idylliques me souriait calmement, en me tendant une enveloppe avec mon billet et un fascicule de présentation du périple. Il aurait fallu lui expliquer (elle n'en demandait pas tant) que les oiseaux m'occupaient depuis bien plus longtemps que ce matin d'octobre. Il aurait fallu lui raconter l'histoire du perroquet vert et jaune tacheté de noir que nous avons récupéré l'automne de mes sept ans à Bonsecours. Craignant qu'il ne supporte pas l'hiver normand, nous avons fini par l'attraper alors qu'il volait près de chez nous, persuadés d'accomplir une bonne action. Nous lui avons acheté une grande cage bleue, l'avons nommé Alfred, qui est,



si on le décide, un nom de perroquet, et il avait passé l'hiver au chaud dans notre salon. Mais dès l'été suivant, Alfred s'était mis à se comporter étrangement : certains jours, il hurlait sans arrêt pendant des heures ; d'autres fois, il sautait frénétiquement sur sa mangeoire. On le déplaçait dans le jardin pour ne plus avoir à subir ces agitations. Une après-midi de juillet, alors que je jouais seul dans le salon, Alfred s'était soudain jeté contre sa cage à plusieurs reprises, en poussant des hurlements aigus. J'avais accouru pour tenter de l'extraire de ses barreaux, mais il volait de façon de plus en plus déterminée et incohérente et j'avais eu peur des cris, des plumes vertes et jaunes qui s'arrachaient, peur qu'il me blesse aussi avec ses griffes ou son bec. Je m'étais reculé et j'avais assisté aux derniers instants de l'oiseau qui avait fini par s'écraser au bout de quelques minutes, dans un fracas de plumes et de sang. C'était la première fois que je voyais un être mourir : mes parents (où étaient-ils à ce moment-là ? je n'en ai aucune idée) étaient rentrés et m'avaient trouvé en larmes assis devant la cage-tombeau, incapable de parler, incapable même d'expliquer ce qui s'était passé. J'étais persuadé d'être responsable de cette mort et je ne réussissais qu'à dire en ravalant mes pleurs « c'est de ma faute, c'est de ma faute ». Mon père avait essayé d'apaiser mes sanglots : « Mais calme-toi, enfin, c'est rien, on s'en fout de l'oiseau ! » La scène m'avait sérieusement troublé, si bien que ma mère avait fini par m'interdire

de dessiner des oiseaux morts comme je le faisais presque mécaniquement dans mes cahiers. Quelques mois plus tard, j'avais supplié mon frère de me passer la vidéo des *Oiseaux* qu'il avait enregistrée sur le magnéscope. J'avais regardé le film d'Hitchcock une première fois, en cachette, terrorisé, sur la télé du grenier. Puis je l'avais revu trois, cinq fois, je ne sais plus. La nuit, le croassement des corbeaux et le cri des mouettes tournaient dans ma tête et s'agrippaient à mes cheveux. Dans mon lit, je jouais parfois à me barricader, comme dans la scène où Tippi Hedren est assaillie dans la chambre au dernier étage de la maison. Je jetais des peluches contre ma cabane — elles représentaient les oiseaux et leurs becs n'étaient pas tranchants, ça me permettait de survivre. Un jour, la cassette avait disparu. Puis, j'avais fini par penser à autre chose, substituant aux angoisses ornithologiques d'autres inquiétudes plus acceptables comme réussir à l'école, plaire à mes parents et aux filles : « on s'en foutait de l'oiseau ».

En regardant ces images de pluies à Bonsecours, j'avais eu l'impression de voir ressurgir une part enfouie de mon enfance. Comme si ces chutes participaient d'une catastrophe ancienne se révélant enfin. L'employée Blue Seine me souriait et je ne la regardais pas vraiment. J'aurais dû lui expliquer que depuis quelques jours, cette fixation autour des oiseaux me soulageait presque. Tout ne tournait plus seulement autour de moi.

Mon père vivait encore à Bonsecours et j'avais pensé qu'il pourrait en savoir plus. J'avais essayé à plusieurs reprises de l'appeler, mais il n'avait pas répondu.

Si, trois jours après cette pluie spectaculaire à Bonsecours, une deuxième chute n'avait pas eu lieu à Blainville-Crevon, à quelques kilomètres au nord de Rouen, puis le lendemain à Bardouville, en face de l'abbaye de Saint-Martin, dans une boucle de la Seine à nouveau, je ne sais pas si j'aurais embarqué, ou du moins si vite.

J'étais assis au café au croisement de la rue des Martyrs et de l'avenue Trudaine. J'avais ouvert le journal, mais mes yeux fuyaient régulièrement les pages pour fixer le manège installé sur la place en face de moi, brillant de couleurs qui n'existaient même pas dans les dessins animés les plus criards. J'observais le regard perdu des enfants qui s'y amusaient (c'est ce que tout le monde faisait semblant de croire). Il me paraissait plutôt que ces gamins qui tournaient ne savaient pas vraiment quel plaisir chercher dans cette giration. Postés dans l'habitacle d'un camion de pompier, d'une navette spatiale, sur le dos d'un héron ou d'une moto — combien de vies ils ne vivraient pas — les petits semblaient guetter et ne guetter pas à chaque passage leurs parents qui répondaient ou rataient cette demande, plongés dans un magazine, une conversation ou simplement peut-être dans le scénario

moyen de leur propre vie sans vertige. Le manège m'avait paru ce jour-là un jeu bien grave où l'on s'amuse à ne plus regarder sa mère pour mieux la retrouver à chaque tour ; on se fait peur et on se fait du bien, on cherche à se *rater*. J'observais cette scène en me rappelant qu'il n'y a pas, contrairement à ce que certains essaient encore de faire croire, d'insouciance dans l'enfance. Sur le manège, j'avais revu le garçon aux boucles inquiètes que j'imaginais avoir été, rêvant d'être admiré, de faire sa place dans le monde aperçu en spirale, perdu dans ses désirs, ne sachant pas s'il serait mieux dans l'hélicoptère ou accroché à Mickey. Puis, tournant les pages de mon quotidien, un article avait arrêté net mes rêveries : « Nouvelles pluies d'oiseaux morts en Haute-Normandie le long de la Seine, à Blainville-Crevon et Bardouville. Autour du fleuve, les interrogations se multiplient. »

J'avais passé le reste de la journée dans mon lit, comme si la nouvelle était trop lourde pour que je me maintienne debout. Après le premier reportage, je m'étais mis très consciencieusement à découper tous les articles sur l'événement et à les ranger dans un cahier. *Paris-Normandie* avait traité le sujet à de nombreuses reprises, dont une fois sur une page entière, la presse nationale lui avait consacré quelques entrefilets, les associations de défense de l'environnement avaient envoyé des communiqués, les clubs locaux d'ornithologie et de chasse avaient fait

des déclarations, des êtres humains avaient posté des messages sur des forums internet. Je recopiais tout dans ce cahier. J'y collais photos, images d'étourneaux vivants ou morts, prises à Bonsecours et ailleurs, synthèses scientifiques sur la grande famille des passereaux, et tout ce qui concernait les événements antérieurs comparables à cette pluie. «Je collecte des traces de l'apocalypse en marche», me suis-je dit. Personne ne répondait fermement à la question des causes, les hypothèses étaient trop nombreuses. Rien n'était dit non plus de la chronologie : quand ces oiseaux étaient-ils morts exactement ? Dans les cieux, en s'écrasant à terre, dans une pluie brutale, ou bien longtemps auparavant ? Je me suis replongé dans mon cahier où j'ai collé ce nouvel article. J'avais posé des équations qui ne menaient nulle part, multiplié les dates par le nombre d'oiseaux, divisé les coordonnées de longitude et de latitude par le périmètre de chute des oiseaux. Tout ça ne donnait rien et j'étais plongé dans une agitation brouillonne. J'étais allé sur internet pour relancer la recherche avec de nouvelles listes de mots : «pluie oiseaux morts 20ème siècle normandie» ; «chutes étourneaux rouen bonsecours» ; «seine poison oiseaux blanville crevon» ; «ornithologue spécialiste chute d'oiseaux fleuve» ; «raison mort subite oiseaux en vol» et encore d'autres formules lexicales offertes à l'algorithme que j'espérais tout-puissant. Quand je pensais à l'expression «moteur de recherche», j'imaginai une grosse turbine très

bruyante, suintante d'huile et de fumée noire dans la soute d'un paquebot et ça n'allait pas du tout avec la sobriété de la page où figurait uniquement le multicolore « google » dans un grand désert blanc. J'ai essayé de tourner ces mots dans tous les sens en me demandant pourquoi et à la place de quoi ils se fixaient dans mon esprit : *oiseaux pluie mort oiseaux morts oiseaux pluie*. J'ai eu l'espoir qu'il en sorte une phrase logique. Je me levais soudainement et me recouchais, j'avais chaud, j'ouvrais la fenêtre, je fixais les pigeons apathiques du balcon d'en face, comme s'ils pouvaient me livrer des informations. Puis je revenais vers l'ordinateur pour réactualiser frénétiquement la page du site internet de *Paris-Normandie* en attendant du nouveau. Rien ne paraissait sur les oiseaux, rien de plus que ces deux articles relégués déjà dans les tréfonds du site, derrière de plus urgentes guerres et de plus essentielles déclarations politiques. Je m'énervais, j'avais envie de crier ou de m'endormir profondément. J'ai fini par trouver le numéro d'Olivier Villemain, ornithologue du Muséum de Paris cité dans plusieurs articles. Je l'ai appelé en me présentant comme journaliste. Il m'a dit qu'il en avait assez de répondre à des interviews, que tout ça était bien peu de chose, un « événement anecdotique », a-t-il ajouté. Je lui ai demandé tout de même si ce n'était pas suspect ces trois pluies d'affilée. Il m'a dit : « Oui, peut-être, j'en sais rien, ce qui est étrange c'est qu'elles aient toutes eu lieu si proche les

unes des autres, le long de la Seine. S'il y a quelque chose à chercher, c'est du côté du fleuve, mais vous savez, pour ce genre d'accidents...» Il n'a pas fini sa phrase, m'a indiqué qu'il était très pressé et a raccroché.

Vers dix heures du soir, je m'étais décidé à sortir de chez moi. J'avais ressenti le besoin de voir quelqu'un d'autre que les pigeons d'en face et mon reflet inquiet sur l'écran de l'ordinateur. J'avais retrouvé Gilles rue Véron, au Grand Hôtel de Clermont, qui est tout sauf un grand hôtel et accueille essentiellement des buveurs de Suze d'un autre temps. Je lui avais parlé des oiseaux et de mon besoin excessif de comprendre ce qui se passait. J'avais tout repris à zéro. Je lui avais raconté Bonsecours, Blainville, Bardouville, les pluies récurrentes, le perroquet cinglé. Il m'avait regardé avec un sourire qui me semblait tout à fait inapproprié. Je lui avais dit : « Rien ne tombe sur rien par hasard. J'ai l'impression que les oiseaux se sont écrasés sur moi, sur mon village, sur mon enfance, ou peut-être sur tout autre chose. Sur nous. Sur notre obsession pour les chutes. Les journaux nous épuisent avec la crise, avec leur "sentiment collectif d'écroulement". C'est devenu une deuxième peau, la crise. On ne s'en rend même plus compte. Tout le monde vit avec la crise, dans la crise. Mais des oiseaux tombent du ciel, et personne ne les regarde. » Gilles avait ri et m'avait défié : « Eh bien, vas-y alors, regarde-les tes étourneaux. Et tu



pourrais les regarder de plus près, plutôt que de traîner sur internet. Ouvre les yeux pour de vrai. Toutes les chutes ont eu lieu le long de la Seine? C'est déjà une piste, comme disait ton ornithologue. Tu pourrais enquêter, te rendre utile.» Je l'avais interrogé du regard. «Oui, tu pourrais y aller, explorer, on peut dire que la fac te laisse du temps libre, non?» «Je n'ai pas le permis, Gilles, et les zones de chutes sont loin des gares, les oiseaux ne sont pas tombés sur la ligne 4.» «Qu'est-ce qui t'empêche de retourner chez toi, enfin chez ton père, de marcher le long de la Seine ou de faire du stop?» C'était à ce moment que l'idée m'était venue: quel meilleur moyen d'observer ce qui se passe sur les rives du fleuve que d'y naviguer? C'était le seul point commun évoqué par l'ornithologue, il fallait s'en servir, trouver une péniche qui nous accueille à son bord, faire du bateau-stop, dégoter une barque. J'avais proposé à Gilles de venir avec moi. Il m'avait répondu avec quelque chose comme de la pitié dans la voix que «les oiseaux, ce n'était pas son truc». Je m'étais échauffé: «Mais ce n'est le truc de personne, Gilles. Moi non plus c'est pas mon truc, ce n'est pas la question. Mais il se trouve qu'il tombe des oiseaux en ce moment, à quelques kilomètres d'ici et que même si ce n'est le truc de personne, c'est tout de même un truc.» Il avait laissé passer un silence puis il s'était moqué de moi, aspirant prophète criant face à la pluie, grisé d'être seul sur le chemin, invoquant les oiseaux pour parler à la foule.

Gilles n'avait peut-être pas tort de se foutre de moi. Et puis, il devait travailler, il avait un procès à préparer, des dossiers à boucler pour la semaine suivante. J'étais à l'âge où la plupart de mes amis donnaient à leur vie un tracé cohérent, construisant carrières et relations sentimentales stables, avec des lignes claires et de jolies couleurs. De ce point de vue, j'en étais encore à des gribouillis d'enfant daltonien. Depuis que je m'étais séparé d'Anastasia, je tombais amoureux toutes les semaines, tous les jours plusieurs fois, à l'arrêt de bus, à la bibliothèque. En présence de mes amis, je me sentais flotter en apesanteur, ludion emporté dans un bain trouble par des années hésitantes et des études trop longues. La plupart des gens autour de moi vivaient sans doute aussi sur le mode de la grande diversion, mais ils jouaient mieux la comédie adulte. J'avais commencé à expliquer à Gilles ma théorie de la *grande diversion*, mais il s'était mis à rire de nouveau et m'avait renvoyé à mon angoisse démesurée. Je me débattais avec elle depuis bien plus longtemps que les oiseaux et avec d'autres questions encore, des peurs d'inexister, le sentiment de piétiner, mais aussi l'espoir mal formulé qu'un jour l'aventure commencerait peut-être. J'avais commandé une autre bière : il me semblait que je n'avais pas d'autre choix que de faire de ces pluies d'oiseaux morts une affaire personnelle.

En attendant le départ du *Seine Princess*, cinq jours plus tard, j'ai continué à prendre des notes et à relire mon cahier. J'ai traîné et cherché des livres à mettre dans ma valise. J'avais du temps et quelques centaines d'euros sur mon compte : l'université me versait une bourse, pour encore plusieurs mois, afin de faire une thèse que je ne faisais pas, situation plus inquiétante que confortable.

J'ai donc poursuivi mes recherches sur les oiseaux sérieusement, avec le perfectionnisme angoissé des bons élèves, car ces étourneaux s'étaient pour ainsi dire abattus sur moi, le long de ce fleuve qui me reliait à l'enfance. Ce sentiment de culpabilité était à la fois mon plus grand poids et l'une des seules forces capables de me mettre pour de bon en mouvement. En quelques jours, j'avais recueilli toutes les coupures de presse disponibles sur les chutes d'oiseaux, y compris sur internet (sur le moteur de recherche, j'avais atteint la page 172 avant de refermer, déçu, ce roman fragmentaire et souvent inepte). Il fallait donc élargir le champ de mes investigations, étendre mes filets plus loin pour trouver d'autres réponses. Je ne sais pas pourquoi mes souvenirs de catéchisme m'ont d'abord guidé : j'ai revu la salle paroissiale glaciale qui bordait le